

L'empereur se décida à se rendre lui-même à Peniscola pour conférer avec lui à ce sujet; le roi d'Aragon joignit ses instances à celles de Sigismond; mais leurs prières et leurs menaces, tout fut inutile. Benoît répondait à leurs objections, que le schisme était terminé, puisque ses deux concurrents avaient librement et volontairement renoncé au pontificat; qu'il était, par conséquent, le seul chef légitime de l'Église universelle, et qu'enfin il ne consentirait jamais à se couvrir d'une honte éternelle en abdiquant, à l'âge de soixante-dix-sept ans, une dignité qu'il avait su conserver en dépit de tous ses ennemis. Les conférences furent rompues, et les deux monarques quittèrent la forteresse de Peniscola.

Malgré le refus de Benoît de se soumettre au concile de Constance, les Pères passèrent outre, et rendirent contre lui une sentence de déposition. Ensuite il fut décidé qu'on procéderait immédiatement à l'élection d'un nouveau pape, et les cardinaux entrèrent dans la salle des délibérations à la clarté des flambeaux, toutes les fenêtres ayant été murées; on ferma les portes à clef; deux princes allemands et le grand maître de Rhodes furent chargés de garder nuit et jour les abords du conclave; et plusieurs évêques ou docteurs furent commis à l'inspection des mets destinés aux cardinaux, afin qu'on ne pût leur faire parvenir aucune lettre dans les plats ni dans les coupes. Trois fois par jour l'empereur venait également faire sa visite à la tête du clergé, et chanter le *Veni Creator*. Enfin, le surlendemain, les cardinaux proclamèrent souverain pontife Othon Colonna, cardinal diacre de Saint-Georges au Voile d'or, et l'intronisèrent sous le nom de Martin V.

## MARTIN V,

MANUEL PALÉOLOGUE,  
JEAN VI PALÉOLOGUE,  
empereurs d'Orient.

213<sup>e</sup> PAPE,

A ROME.

CHARLES VI,  
CHARLES VII,  
rois de France.

## BENOIT XIII, CLÉMENT VIII.

ANTIPAPES.

Histoire d'Othon Colonna avant son pontificat. — Mort de Grégoire XII. — Disputes entre Martin V et le roi d'Aragon. — Satire des Espagnols contre le pape. — Le saint-père déclare qu'il n'est pas permis d'appeler du jugement du pape. — Martin dissout le concile de Constance. — Son départ de cette ville. — Séjour du pontife à Florence. — Mort de Jean XXIII. — Le pape vient à Rome. — Alphonse d'Aragon cherche à s'emparer du royaume de Naples, et échoue dans son entreprise. — Mort de Benoît XIII. — Election de l'antipape Clément VIII. — Excommunication du roi Alphonse d'Aragon. — Légation de Bohême. — Lettre du pape. — Démêlés entre le pontife et les souverains de la Grande-Bretagne, de la Pologne, du Portugal et de l'Aragon. — Abdication de l'antipape Clément VIII; fin du schisme. — Congrès de Lucko. — Lettre du pape contre les hussites. — Les hussites taillent en pièces une armée envoyée pour les combattre. — Mort de Martin V.

Martin V était Romain, et issu de la très-noble et très-ancienne maison des Colonna, qui avait déjà donné aux

peuples tant de mauvais pontifes. Il était fils d'Agapet de Colonna, appelé le Prince romain, et avait été créé cardinal par Urbain VI.

Platine lui accorde de grandes qualités, une extrême aménité dans le caractère, et une habileté remarquable pour la conduite et le maniement des affaires d'état. Léonard Arétin, qui était secrétaire de la chambre apostolique, prétend, au contraire, que le saint-père était d'une incapacité notoire, et qu'il avait un caractère emporté, despoté et vindicatif. Windeck, conseiller de Sigismond, concilie ces deux opinions contradictoires en disant : « Le cardinal Othon Colonna était » pauvre et bon ; mais le pape Martin V devint avare et » cruel. »

La nouvelle de l'élection de Martin V fut accueillie dans les différentes parties du monde chrétien avec une joie extraordinaire ; les nations qui étaient divisées de croyances depuis cinquante ans, se soumièrent toutes au pape ; les cardinaux de Benoît XIII abandonnèrent eux-mêmes ce vieillard obstiné pour se rendre à Constance ; et pour surcroît de bonheur, on vint apprendre aux Pères du concile que Grégoire XII était mort à la suite d'un accès de colère.

Martin résolut de profiter des circonstances, et de ne pas laisser se refroidir l'enthousiasme général avant d'en avoir tiré parti pour ses intérêts temporels. Il envoya en Espagne le cardinal de Pise, Alaman Adimar, afin d'engager le roi d'Aragon à contraindre Benoît, par les peines séculières, à se soumettre aux décisions prises dans l'assemblée de Constance. Le légat était chargé, en outre, de fulminer des bulles d'anathème contre l'antipape et contre les deux cardinaux espa-

gnols qui lui restaient fidèles, Julien Dobra et le chartreux dom Dominique de Bonne-Foi.

En prince habile, Alphonse chercha à vendre son pape un bon prix, et s'engagea à le livrer aux agents de Martin, sous la condition que le saint-père lui céderait à perpétuité la dîme des biens ecclésiastiques dans ses états, et le droit de disposer des bénéfices de la Sardaigne et de la Sicile, sans être tenu d'en rendre aucun compte au saint-siège ; qu'il lui accorderait de plus la possession de quelques places du domaine des chevaliers de Rhodes, entre autres Moricar et Peniscola, ainsi que le pouvoir de nommer les grands maîtres de l'ordre. Martin refusa d'adhérer à ces propositions, qui ne tendaient rien moins qu'à diminuer considérablement ses revenus ; et considérant d'ailleurs que Benoît, accablé de vieillesse et d'infirmités, ne pouvait pas lui faire attendre trop longtemps sa mort, il fit répondre au roi d'Aragon qu'il n'achèterait point sa protection, et qu'il s'en remettrait au jugement de Dieu pour décider lequel de Benoît XIII ou de lui devait rester pape.

Cette détermination lui attira la haine des Espagnols qui étaient encore au concile. Une faction formidable se forma contre lui ; plusieurs cardinaux voulurent même le déposer, et publièrent des satires violentes contre son élection. Parmi tous ces libelles, la messe de la simonie était sans contredit la critique la plus spirituelle et la plus sanglante qui eût encore été faite contre la papauté. En voici quelques extraits :

« Un jeune prêtre était parti en pèlerinage pour visiter » Saint-Pierre de Rome ; quand il fut arrivé dans la ville

» sainte, il aperçut un palais splendide qui était plus élevé  
 » que les plus hautes églises, et que des ouvriers cherchaient  
 » toujours à exhausser. S'étant enquis du nom du maître de  
 » cette magnifique demeure, il lui fut répondu : C'est Simon  
 » le voleur, le seul dieu qu'on adore aujourd'hui dans  
 » l'Église; venez officier à son autel. Alors on le fit entrer  
 » dans une caverne où il vit des monceaux d'or et d'argent,  
 » et sur un autel trois jeunes femmes nues, couronnées de  
 » myrte, et tenant à leurs mains des coupes et des guirlandes  
 » de fleurs.

» Puis le sacrifice divin commença, et il prononça les  
 » paroles suivantes :

» **INTROÏT.** Au nom de la Trinité sainte, la luxure, l'orgueil  
 » et l'avarice, je n'aimerai, ne servirai et n'adorerai que le  
 » dieu de l'or, qui seul nous procure toutes les jouissances  
 » sur cette terre.

» **COLLECTE.** J'emploierai tous les instants de ma vie à  
 » chercher de nouveaux moyens de pressurer les peuples,  
 » attendu qu'il est juste que les hommes stupides qui croient  
 » à nos mensonges soient dépouillés. Gloria Patri !

» **LECTURE.** Il est écrit dans l'Apocalypse : L'ange qui avait  
 » les sept cornes parut à l'Occident, monté sur un pôle cour-  
 » sier; il devançait une espèce de monstre, moitié femme,  
 » moitié homme, n'ayant aucuns vêtements, et coiffé seule-  
 » ment d'une tiare à triple couronne. Gloria Filio

» Cette prostituée avait les organes des deux sexes; elle  
 » était assise sur une bête qui avait la forme d'un immense  
 » dragon, et dont les replis étaient couverts d'un poil écar-  
 » late; à chaque main elle tenait une urne remplie d'une

» huile de fornication, qu'elle répandait sur son passage, en  
 » chantant : Gloria Spiritui sancto !

» **CONFITEOR.** Je confesse que je n'aime que l'or, et que je  
 » suis capable de commettre tous les crimes, par pensée et  
 » par actions, pour le voler aux hommes. Amen ! »

Cette satire fut remise à Martin, par les ambassadeurs du  
 roi d'Aragon, en pleine audience; aussi comprit-il qu'il  
 devait rompre immédiatement l'assemblée de Constance,  
 s'il ne voulait s'exposer au sort de Jean XXIII. Néanmoins,  
 avant de prendre cette mesure extrême, il voulut effrayer  
 les esprits par quelque terrible exécution, et fit continuer  
 contre plusieurs disciples de Jean de Hus les procédures qui  
 avaient été interrompues par le jugement de Jean XXIII, et  
 fit un magnifique auto-da-fé.

Peu de jours après, le saint-père annonça officiellement  
 son intention de quitter Constance. En vain l'empereur le  
 supplia de prolonger son séjour jusqu'à ce qu'il eût réglé  
 les différends qui existaient entre l'autel et le trône, ainsi  
 qu'il s'y était engagé; en vain il lui offrit les villes de Stras-  
 bourg, de Bâle ou de Mayence pour sa résidence; toutes ses  
 prières furent inutiles, le pape demeura inébranlable dans  
 sa résolution; et pour mettre un terme aux sollicitations, il  
 fulmina une bulle qui défendait à tout chrétien d'appeler de  
 sa décision ou même d'en discuter les motifs, affirmant qu'un  
 pape était juge absolu de ses actions en toutes circonstances,  
 et qu'il pouvait annuler les promesses qu'il avait faites précé-  
 demment. En conséquence, il fixa irrévocablement son dé-  
 part de Constance, et prétexta que le patrimoine de l'Église  
 était mis au pillage en l'absence du pasteur, que la capitale

de la chrétienté était exposée aux fléaux de la guerre, de la famine, de la peste, et que d'ailleurs son titre de successeur de saint Pierre lui faisait un devoir de prendre possession du trône de l'Apôtre.

Dès le lendemain, il déclara le concile dissous, et donna l'ordre aux cardinaux et aux officiers du saint-siège de prendre la route de Genève, où il était résolu de tenir sa cour, jusqu'au moment de son départ définitif pour Rome.

Martin quitta la ville de Constance le 16 mai de l'année 1418. Son cortège, dit Reichental, surpassait en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors : la marche était ouverte par douze comtes de l'empire, montés sur des chevaux blancs, richement caparaçonnés et couverts de housses d'écarlate; ils étaient suivis de douze pages, portant au bout de longues piques des bonnets de cardinaux; après eux, s'avançaient quatre prêtres soutenant un dais, sous lequel se tenait un évêque qui portait le saint-sacrement; venaient ensuite douze cardinaux dans leur riche costume écarlate, montés sur des mules entièrement couvertes de brocart d'or; derrière eux, un métropolitain, revêtu de ses ornements épiscopaux, présentait un second saint-sacrement; il était également sous un dais que soutenaient huit abbés à cheval; Fuzate, le célèbre théologien de Westphalie, précédait immédiatement le saint-père, et portait une croix étincelante de pierreries; il était environné des chanoines et des sénateurs de la ville, qui tenaient à la main des cierges allumés. Enfin, apparaissait Martin V, la tiare sur le front, monté sur un cheval dont la housse était de pourpre et d'or; quatre princes et quatre ducs élevaient au-dessus de lui un dais re-

haussé de franges d'or; l'empereur marchait à pied, tenant les rênes de droite, et ayant à ses côtés Louis, duc de Bavière, qui soutenait un des glands de la housse du cheval; l'électeur de Brandebourg tenait les rênes de gauche, et Frédéric d'Autriche portait le gland de la housse; quatre princes marchaient à pied de chaque côté, et soutenaient avec des cordons dorés le milieu et l'extrémité de la housse; derrière le pape suivait son porte-parasol; ensuite, marchaient en escadrons à pied et à cheval, des nobles, des soldats, des prêtres, des moines, tous les corps de métiers et les sept cent dix-huit courtisanés du concile vêtues d'habits blancs et marchant deux à deux.

Dès que le cortège, qui s'élevait à plus de quarante mille personnes, eut atteint les faubourgs de la ville, Martin prit un vêtement de voyage, monta un cheval de main et continua sa route jusqu'à Gtleben, toujours accompagné de l'empereur et des princes. A cette dernière ville, Sigismond prit congé de lui et retourna à Constance; le pape et ses cardinaux s'embarquèrent sur le Rhin et descendirent à Schaffhouse; de là, ils gagnèrent Bâle et enfin Genève. Après s'être reposé dans l'abbaye des cordeliers de Rive pendant deux mois, Martin passa les Alpes, et fit son entrée à Milan, où il fut reçu avec de grands honneurs; il se dirigea ensuite vers Florence, en évitant de traverser Bologne, qui venait de secouer le joug sacerdotal et de se déclarer indépendante.

Pogge et Léonard Arétin affirment que le pontife n'eut pas à se louer de l'accueil de la sérénissime république; et que les enfants qui allèrent à sa rencontre lui chantèrent une satire qui se terminait par ces mots: « Papa Martino non vale un

» quatrino, » le pape Martin ne vaut pas un quattrin (petite pièce de monnaie).

Néanmoins, les habitants permirent au saint-père de demeurer dans leur ville, sans préjudice de leurs prérogatives, et jusqu'à ce qu'il eût trouvé une autre résidence.

Pendant son séjour à Florence, le saint-père entama des négociations avec les seigneurs qui avaient agrandi leurs domaines aux dépens de l'Église, et il obtint de plusieurs d'entre eux la restitution des villes qu'ils avaient usurpées. Martin eut également la satisfaction de recevoir une ambassade solennelle de l'empereur d'Orient, qui venait implorer sa protection, et lui offrir de soumettre tous ses sujets au siège de Rome, en leur faisant abjurer le schisme, s'il voulait lui accorder quelques secours d'hommes ou d'argent.

D'abord le pape parut prendre beaucoup d'intérêt aux députés grecs, et il nomma même un cardinal-légat pour traiter de la réunion des deux Églises; mais ce fut tout; car les bonnes intentions de Martin ne furent suivies d'aucun résultat, et les ambassadeurs durent retourner à Constantinople comme ils en étaient venus.

Peu de jours après, le saint-père apprit que Jean XXIII, qui depuis trois années était détenu dans la forteresse d'Heidelberg, venait de sortir de sa prison, en payant à l'électeur palatin trente mille écus d'or, et qu'il s'était rendu à Gênes auprès du doge Thomas Frégose, pour réunir autour de lui ses anciens partisans. Il en conçut une crainte d'autant plus sérieuse, qu'il savait Balthazar homme d'exécution et capable de rallumer la guerre civile pour recouvrer sa puissance. Mais comme l'antipape manquait d'argent,

personne ne voulut s'enrôler sous sa bannière, et ses tentatives échouèrent complètement; alors Jean XXIII changea de tactique et prit un singulier parti; il vint de lui-même se jeter aux pieds de son compétiteur et le reconnut pape légitime, au grand ébahissement des cardinaux, qui ne pouvaient s'expliquer une démarche aussi imprudente. Martin le reçut avec toutes les apparences de la joie, lui fit des présents magnifiques, le créa immédiatement cardinal-évêque de Frascati, et lui assigna des pensions considérables sur le trésor de Saint-Pierre. Deux mois après, Balthazar Cossa mourut empoisonné.

Délivré de son redoutable adversaire, Martin n'eut plus aucun ménagement à garder avec ceux qui lui refusaient obéissance, et il commença à fulminer des anathèmes contre les récalcitrants. Bien plus, joignant l'ingratitude à la lâcheté, il voulut excommunier Florence dès qu'il vit ses affaires rétablies à Rome, et sans aucun doute il eût exécuté ce projet, si Léonard Arétin ne lui eût adressé à ce sujet des représentations énergiques : « D'où vient, très-saint Père, dit-il à » Martin, votre grand ressentiment contre Florence? Est-ce » donc parce que vous y avez été accueilli dans un temps où » toutes les villes du saint-siège étaient au pouvoir de vos » ennemis? Avez-vous oublié que c'est grâce à la protection » que vous avez trouvée dans ses murs, que vous devez la » soumission de Bologne, d'Anagni et même de Rome? N'est- » ce pas à la sollicitation de la sérénissime république que » Braccio, votre plus implacable ennemi, a consenti à vous » restituer les domaines usurpés sur l'Église? N'est-ce pas » dans ce palais même, que vous devez à la générosité de